

France-Allemagne, les noces d'or

François Hollande et Angela Merkel célébreront mardi prochain les 50 ans du traité de l'Élysée, acte fondateur de la réconciliation entre les deux pays



PATRICK GAILLARDIN / IN POUX LA CROIX

RENCONTRE
Les Baudoin et les Geiger, quand l'amour franchit le Rhin **P. 6-7**

Cahier central
Religion & spiritualité

La théologie allemande



DANIEL ECHEM/AGF/LEPP FORK

MON DIMANCHE
Frère Alois, prieur de Taizé **P.19**

CHRONIQUES

Passion(s), par Jean-Claude Raspiengeas **P. 20**

L'humeur des jours, par Bruno Frappat **P. 28**



REPORTAGE Alors que les deux États célèbrent le 50^e anniversaire du traité de l'Élysée, « La Croix » a rencontré ces Français et ces Allemands qui ont choisi de faire vivre au quotidien une relation inédite

France-Allemagne, une histoire d'hommes

Gravées comme un impératif dans le marbre du traité de l'Élysée, il y a tout juste cinquante ans, les relations

franco-allemandes ne se résument pas aux images, devenues mythiques pour certaines, de Konrad Adenauer et Charles de Gaulle signant ce texte fondateur ou, vingt et un ans plus tard, d'Helmut Kohl et François Mitterrand se tenant la main en l'honneur des morts de Verdun (*lire Repères ci-dessous*).

Dans le sillage de la volonté politique ou parfois la devançant, les peuples et les individus, de part et d'autre du Rhin, ont tissé des liens dont quelques chiffres suffisent à montrer l'importance. Près de 2 200 jumelages relient des communes françaises et allemandes. Cent quinze mille Français vivent en Allemagne et 100 000 Allemands en France, où les entreprises d'outre-Rhin comptent 3 000 filiales et 321 000 employés. Les entreprises de l'Hexagone détiennent quant à

Près de 2 200 jumelages relient des communes françaises et allemandes. 115 000 Français vivent en Allemagne, et 100 000 Allemands en France.

elles 3 700 filiales en Allemagne et y emploient 328 000 personnes. Des fonctionnaires allemands travaillent au ministère français des affaires étrangères et inversement. Les échanges entre les jeunes des deux pays se sont multipliés depuis 1963. En cinquante ans, ils sont huit mil-



En 2009 à Paris, célébration nationale du 91^e anniversaire de l'armistice de 1918 entre la France et l'Allemagne.

lions à avoir participé à un programme organisé par l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj).

Dans de nombreux domaines – recherche, culture, information, famille, politique –, l'Allemagne et la France sont imbriquées dans une relation sans comparaison dans le monde. « Il n'y a pas d'équivalent par la durée du processus construit

et la largeur du spectre de domaines concernés », estime Hélène Miard-Delacroix, professeur d'histoire et civilisation de l'Allemagne contemporaine à la Sorbonne.

Dimension indispensable à l'existence d'un « couple » franco-allemand, les relations économiques ont emprunté le même chemin : « Depuis maintenant près d'une quarantaine d'années, Français et

Allemands partagent le même destin économique », écrit l'historien français René Lasserre, professeur d'études allemandes contemporaines à l'université de Cergy-Pontoise. *L'évolution conjoncturelle de chacune des deux économies se répercute immédiatement sur celle de l'autre* (1). » L'interdépendance se lit dans les échanges commerciaux, chaque pays étant le premier

partenaire commercial de l'autre.

Mais ces liens entre individus dans tous les domaines n'empêchent pas un déséquilibre entre les États. Il est visible sur le plan économique. Tandis que l'Allemagne a augmenté son excédent commercial avec la France – de 35,3 milliards d'euros en 2011 –, la France se débat avec un fort déficit – 16,8 milliards d'euros la même année. ●●●

REPÈRES

LES GRANDES DATES DE L'AMITIÉ FRANCO-ALLEMANDE

● **9 mai 1950** : le Français Robert Schuman, alors ministre des affaires étrangères, propose que l'Allemagne et la France unissent leurs productions de charbon et d'acier dans le cadre d'une Communauté européenne du charbon et de l'acier (Ceca), afin de rendre la guerre impossible.

● **23 octobre 1954** : signature d'un accord culturel franco-allemand.
● **22 janvier 1963** : Charles de Gaulle et Konrad Adenauer signent le traité de l'Élysée, quelques mois après avoir effectué l'un et l'autre une tournée outre-Rhin.
● **5 juillet 1963** : création de l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj), prévue par le traité de l'Élysée.

● **7 avril 1978** : Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt présentent les bases du système monétaire européen lors du sommet de Copenhague.
● **22 janvier 1988** : création du Conseil économique et financier franco-allemand et du Conseil franco-allemand de défense et de sécurité.
● **2 octobre 1989** : création de la brigade franco-allemande.

● **7 février 1992** : signature du traité de Maastricht, initié par Helmut Kohl et François Mitterrand.
● **30 mai 1992** : première émission de la chaîne franco-allemande Arte.
● **10 juillet 2000** : création d'EADS (European Aeronautic Defence and Space company), qui rassemble les constructeurs aéronautiques des deux pays.
● **3 octobre 2002** : à Paris, Gerhard Schröder et Jacques Chirac affirment leur opposition

à une intervention militaire en Irak.
● **6 juin 2004** : Gerhard Schröder et Jacques Chirac célèbrent le 60^e anniversaire du débarquement des Alliés en Normandie.
● **6 février 2012** : Angela Merkel et Nicolas Sarkozy donnent une interview télévisée commune diffusée en France et en Allemagne.
● **19 octobre 2012** : François Hollande et Angela Merkel trouvent un compromis sur l'union bancaire.



OF AJ



BAPTISTE FENOUIL/REA



FREDERIC DE LA MURE/MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES STRASBOURG

REPORTAGE À l'école Judith-Kerr de Berlin, les enfants suivent un enseignement franco-allemand. Deux conceptions de l'éducation tentent de se comprendre

A l'école du bilinguisme

BERLIN

De notre correspondante

Un brouhaha envahit les couloirs de l'école Judith-Kerr, à Berlin. En ce jour de rentrée scolaire, chacun veut tout dire de ses vacances de Noël. Aux récits en français répondent des mots allemands, et vice versa. Les deux langues s'emboîtent sans que personne ne s'en étonne. Dans cet établissement, qui accueille environ 400 élèves du CP à la fin de la sixième, on grandit en deux langues.

« Les écoles publiques européennes de Berlin (SESB) sont nées en 1992 de la nécessité de donner aux enfants les outils pour vivre ensemble dans une Europe de plus en plus ouverte », explique Christiane Pecek, l'une des fondatrices de la Judith-Kerr. La capitale allemande compte aujourd'hui 17 écoles primaires européennes associant une dizaine de langues à l'allemand, dont quatre axées sur le français. Établissements publics, elles accueillent des bambins d'horizons sociaux et culturels divers.

Pour entrer en CP à la Judith-Kerr, l'enfant doit maîtriser le français ou l'allemand comme une langue maternelle. L'autre sera la « langue partenaire », enseignée dès la première année par des professeurs venus des deux côtés du Rhin. « Chaque enseignant est libre d'organiser son cours comme il l'entend », indique Angela Jesse, la directrice adjointe. Les parents sont conscients du fait qu'une langue vient avec une culture. La précision n'est pas vaine. Car ici, ce sont aussi deux conceptions de l'école qui tentent de se comprendre.

« Quand un parent français accompagne son enfant le matin, il lui dit : "Travaille bien." Un parent allemand lui dit : "Viel Spass" ("Amuse-toi bien") », relève un enseignant français. L'anecdote trace les contours des deux approches. La « Bildung », notion clé du système éducatif allemand, associe l'acquisition du savoir à l'épanouissement de la personna-

lité : il faut respecter le rythme de chaque enfant et valoriser ses talents. L'enseignement français, au contraire, « a tendance à préparer l'élève à une épreuve », explique Béatrice Durand, professeur au lycée français de Berlin et auteur de *Cousins par alliance. Les Allemands en notre miroir* (1).

Des divergences qui s'expriment lors des rencontres parents-professeurs. « Je dois souvent justifier, auprès des parents français, les avantages des méthodes pédagogiques ludiques », explique Mikko von Thaden, un enseignant allemand en classe de CP. « Les Allemands ont tendance à s'inquiéter de la rigueur des enseignants français, tandis que les Français critiquent le laxisme des professeurs allemands », résume Caroline de Bokay, une Franco-Allemande qui a scolarisé deux de ses enfants à l'école Judith-Kerr, et préside l'Assemblée des parents d'élèves.

« Quand un parent français accompagne son enfant le matin, il lui dit : "Travaille bien." Un parent allemand lui dit : "Viel Spass" ("Amuse-toi bien"). »

Deux conceptions de l'éducation qui balaient certaines idées reçues. Anne-Laure von Fuchs, Française mariée à un Allemand, se souvient de la remarque de sa mère, alors qu'elle évoquait les débats entre parents. « Les Allemands sont plus disciplinés que les Français », m'a-t-elle affirmé, croyant confirmer mon propos. Elle n'imaginait pas qu'en matière d'éducation, je constate le contraire tous les jours ! »

Les discussions sont animées lors de la réunion de rentrée du CE2, quand il faut voter sur le mode d'évaluation. « Il y a les parents favorables à la notation », observe Caroline de Bokay, et ceux qui souhaitent une

simple appréciation détaillée, comme au cours des deux premières années de scolarité. » « Pour certains Français, la question ne devrait même pas être posée : noter va de soi ! », relève Olivia Hehl-Breau.

Avec ses filles et son mari allemand, cette Française a habité le nord de l'Allemagne jusqu'en août 2010. « Nous vivions dans un environnement principalement allemand et mes deux filles aînées étaient scolarisées dans des établissements classiques », raconte-t-elle. L'arrivée à la Judith-Kerr est un bouleversement : « Les enseignants français donnent beaucoup plus de devoirs que leurs homologues allemands », se plaint cette mère de famille, séduite par la liberté laissée aux enfants en Allemagne.

L'établissement ouvre pourtant ses portes plus longtemps que la plupart des écoles du pays, observe Bernhard Skrodzki, père d'une famille « alle-

mande francophile » : de 8 heures à 16 heures, cinq jours par semaine. « L'enfant doit aussi avoir du temps pour son développement créatif et psychologique », souligne-t-il. Ce n'est pas un hasard si de nombreux Allemands jouent d'un instrument de musique. » Des mérites qu'Anne-Laure von Fuchs « reconnaît » à la Bildung, mais qui n'altèrent pas ses convictions. « Travailler avec son enfant à la maison est une façon de savoir où il en est », estime-t-elle.

Pour l'équipe pédagogique, les attitudes divergentes des parents constituent un défi. « Certains élèves d'origine française lisent déjà l'allemand quand ils entrent en CP », explique Mikko von Thaden. On sent que les parents orientent les jeux sur l'éveil et la lecture. Mais nous devons adapter l'enseignement aux enfants moins suivis, faute de quoi tous n'auraient pas les mêmes chances. »

À cela s'ajoutent des structures scolaires différentes, l'école maternelle n'existant pas en Allemagne. « Les enfants qui arrivent ici après être allés dans une école maternelle en France sont déjà adaptés au système scolaire », explique Agnès Havemann, une éducatrice française qui travaille à la Judith-Kerr depuis vingt ans. Ceux qui sont allés dans des « Kindergarten » ont baigné dans un climat beaucoup moins contraignant. » Agnès Havemann tente donc de « s'inspirer du meilleur de chaque modèle ».

La réussite de l'école se mesure un peu plus tard... Au lycée français, remarque Béatrice Durand, « les élèves qui ont grandi dans un environnement franco-allemand comprennent très vite ce que chaque professeur attend, et s'y adaptent aisément ».

CAMILLE LE TALLEC

●●● Selon les spécialistes, l'écart de compétitivité se creuse au détriment de la France.

C'est qu'à la mondialisation, puis à la crise, Paris et Berlin n'ont pas apporté les mêmes réponses, ce qui a conduit « à une différenciation accrue de leurs modèles économiques de développement », écrit René Lasserre. La réunification de l'Allemagne et son rétablissement économique ont modifié l'équation qui faisait tenir le « couple franco-allemand » et conduit Berlin à s'affirmer davantage. Les différences d'appartenance politique entre les dirigeants actuels compliquent aussi la donne. Mais il en faudrait bien davantage pour que la somme de ces divergences ait raison des liens noués entre les habitants de part et d'autre du Rhin.

MARIANNE MEUNIER

(1) 50 ans de relations franco-allemandes, sous la direction de Reiner Marcowitz et Hélène Miard-Delacroix, Nouveau Monde Éditions, 234 p., 24 €.

SUR FRANCEINFO.FR
INTERVIEW EXCLUSIVE DE STÉPHANE HESSEL
par Jean Leymarie
50^e anniversaire
du Traité de l'Élysée
Irw en vidéo et en intégralité

© Ch. Abramowitz/RF

(1) Éd. Autrement, 2002, 211 p.

PORTRAITS Originaire de Basse-Saxe, Stefan Lunte vit dans l'Allier avec son épouse, française, et leurs trois enfants. Impliqué dans la vie locale, le couple a à cœur le développement de la région

Heureux comme des Franco-Allemands en Bourbonnais

MOULINS

De notre envoyée spéciale

Des champs endormis dans l'hiver s'étendent de part et d'autre de la route qui traverse Besson, village de 800 habitants dans l'Allier, à quinze minutes de Moulins. Ici un arbre nu, là des vieilles pierres, au loin des vallons peuplent un paysage que n'éclairera pas la lumière du jour en ce lundi de janvier. « J'aime ces haies, ces chênes solitaires, j'aime cette région », commente Stefan Lunte au volant de sa BMW. Dans le coffre attend un panier chargé de verres à vin. Ils serviront le soir même, pour une dégustation de la Confrérie des fins palais en Bourbonnais.

Stefan Lunte appartient à cette amicale qui fait la promotion du saint-pourçain, le nectar local. Ayant « le souci que la région se développe », il porte d'autres casquettes : président de l'association des Amis de Saint-Jacques en Bourbonnais et surtout, depuis fin 2011, directeur de la publication et rédacteur en chef de *L'Aurore du Bourbonnais*, hebdomadaire créé en 1944 par la Résistance catholique.

« Bourbonnais » : le terme est cher à Stefan Lunte. Désignant à peu près le même territoire que l'Allier, il porte l'histoire ancienne du duché de Bourbon. « Cette ancienneté me touche, c'est rassurant de s'inscrire dans une lignée, dit-il. Ici, chaque pierre parle. »

Son lyrisme ne doit rien à quelque attachement pour la terre natale. Grand, blond, les yeux bleus, cet hyperactif de 50 ans a la nationalité allemande depuis toujours et française depuis 2012.

Il a grandi en Basse-Saxe, à Cloppenburg, « îlot de catholicisme dans un océan de protestantisme », puis étudié la théologie à Münster. De ces années, il garde un goût assumé pour l'ordre. « Ma voiture est sale comme une voiture française », ironise-t-il.

Avant d'aimer le Bourbonnais, Stefan Lunte a rencontré son épouse, Dominique, 49 ans. Directrice d'un groupe de laboratoires d'analyse médicale et membre du conseil municipal de Besson, elle est originaire de Moulins. En l'épousant, Stefan Lunte a épousé sa région, où ils se sont installés en 1996. Alors sur le point de devenir secrétaire général adjoint de la Commission des évêques de l'Union européenne (Comece), il fait d'abord la navette entre Besson et Bruxelles. Puis les déplacements sont moins fréquents.

« L'objectif premier, c'est qu'on soit heureux ensemble, ce n'est pas de faire de la théorie. »

Un Franco-Allemand à la tête d'un journal créé par des résistants, marié



En épousant Dominique, Stefan Lunte a aussi épousé sa région tout en restant attaché à sa terre natale.

à une Française : le tableau pourrait constituer un exemple idéal à l'usage des promoteurs de l'amitié franco-allemande. Mais le couple ne se veut pas conforme à une image. « L'objectif premier, c'est qu'on soit heureux ensemble, ce n'est pas de faire de la théorie », tranche Stefan Lunte. Quand les amoureux se rencontrent, durant des vacances en Irlande, ils ne savent pas grand-chose du pays de l'autre. « Je ne savais même pas dire "Ich liebe dich" ! », raconte Dominique.

La double culture n'a imposé que de rares règles à leur vie de famille : des prénoms qui se prononcent de la même manière en français et en allemand pour les trois enfants

(Klara, Theo et Emma, franco-allemands) et chaque Noël en Allemagne. « C'est dans le contrat de mariage », dit Dominique. Le reste est empirique.

« Pour les habitudes culinaires, on a pris le meilleur des deux, constate-t-elle. Petit déjeuner à l'allemande, déjeuner et dîner à la française. » « Pour les vacances, on est plus allemands », rebondit Stefan. Comprendre : la famille voyage davantage hors des frontières – Italie, Croatie, Portugal, États-Unis... – qu'une famille franco-française.

Pour l'éducation, le modèle hexagonal s'est imposé. « J'ai découvert avec surprise que les Françaises

reprennent le travail rapidement après leur accouchement, explique Stefan, alors que, pour leur rôle de mère, les femmes allemandes sont plus conservatrices. Ça ne m'a jamais posé de problème, j'étais en France et c'était comme cela. »

Son implication pour un territoire qui, à l'origine, n'est pas le sien, ne lui a également jamais posé de problème. Tout juste une photo dans un journal local après avoir voté à la présidentielle. « Ici, on s'autocensure, on ne se valorise pas assez, on a besoin de quelqu'un de l'extérieur pour nous réveiller, explique Dominique. Stefan nous a redonné cette fraîcheur. »

MARIANNE MEUNIER

REPORTAGE Des médiatrices socioculturelles françaises et allemandes échangent sur leur métier. Elles découvrent des réponses différentes à des problématiques similaires et s'inspirent mutuellement

Le dialogue s'établit dans les quartiers sensibles

BERLIN

De notre correspondante

De Clichy-sous-Bois, elles ne connaissaient que le nom et des images de voitures en feu durant les émeutes des banlieues françaises, en 2005. En septembre dernier, les « femmes-relais » de Neukölln, un quartier déshérité de Berlin, se sont rendues sur place pour rencontrer leurs homologues clichysoises. « Nous tentons de répondre à des problématiques similaires, explique Maria Macher, à la tête des *Stadtteilmütter* de cet arrondissement. L'idée est d'échanger les bonnes pratiques. » En février, les rôles vont s'inverser : les médiatrices sociales de l'association Arifa seront en visite à Neukölln.

L'aventure s'inscrit dans un ambitieux projet initié par l'Office franco-allemand pour la jeunesse (Ofaj), en collaboration avec l'Institut d'études

sur les migrations et la sécurité (IMSS) et les deux municipalités. « Le parallèle s'est imposé en 2006 », explique Irène Servant, chargée du projet à l'IMSS. Cette année-là, des enseignants de la Rütli Schule, qui accueille des jeunes de Neukölln, décrivent aux autorités berlinoises « la violence » des élèves et demandent, en désespoir de cause, de fermer l'établissement.

« L'idée est d'échanger les bonnes pratiques. »

Le quartier berlinois serait-il un Clichy-sous-Bois en devenir, s'interroge-t-on, cette ville où, un an plus tôt, s'étaient amorcées trois semaines de violences urbaines, révélant le déchirement du tissu social français.

L'« échange de professionnels » commence en 2010. Enseignants, poli-

ciers, travailleurs sociaux sont invités à décrire leurs réalités. Les différences sont nombreuses entre la ville de 30 000 habitants, près de Paris, et le quartier de 300 000 habitants au cœur de Berlin.

À Clichy-sous-Bois, les Berlinoises découvrent la « banlieue difficile ». « Tout le monde semble en difficulté, confie Muna Naddaf. À Neukölln, les origines sociales et culturelles sont diverses. » Le manque d'infrastructures les surprend, force l'admiration aussi. « Même sans moyens de transport, les femmes d'Arifa accompagnent les gens dans leurs démarches auprès des administrations », salue Keziban Aydin.

Lorsque les discussions achoppent sur le terme d'« intégration », elles découvrent un autre rapport à l'immigration. Les médiatrices de Clichy préfèrent parler d'« insertion » ou

d'« inclusion » sociale. Les Berlinoises d'origine turque se souviennent d'une habitante de Clichy qui refusait d'échanger dans leur langue maternelle commune. « Elle semblait refouler sa culture d'origine pour s'affirmer en tant que Française, s'étonne Keziban Aydin. Ici, les immigrés restent très attachés à leurs racines. » « En Allemagne, Migrationshintergrund (« d'origine étrangère ») est un terme consacré et politiquement correct », rappelle Irène Servant.

Les deux structures sont elles-mêmes le résultat de deux approches. Les *Stadtteilmütter* sont nées du volontarisme de la municipalité de Neukölln et d'une idée claire : recruter des femmes d'origine turque pour épauler des familles immigrées. Point de telle politique à l'Arifa, où l'on souligne que les problèmes sociaux ne connaissent pas d'origine.

« L'échange permet aux médiatrices de mieux comprendre leur environnement et de prendre du recul », explique Boris Diederichs, chargé du projet à l'Ofaj. Depuis sa visite en France, Muna Naddaf se dit d'ailleurs que « si les Allemands d'origine turque se définissaient plus en tant qu'Allemands, la cohésion sociale en sortirait renforcée ».

En février, les médiatrices sociales de Clichy-sous-Bois accompagneront leurs collègues dans des familles. « L'insertion sociale et culturelle est une problématique cruciale en Europe, souligne Isabelle Gamiette, la directrice de l'Arifa. On peut y réfléchir ensemble. » Elle rêve déjà d'un programme au long cours pour « approfondir la réflexion ». L'Ofaj imagine de son côté une immersion des médiatrices dans la structure partenaire, pendant plusieurs semaines.

CAMILLE LE TALLEC

Bénédicte est française, et Christoph allemand. Mariés depuis 2006, ils vivent à Paris. Le choix de ces trentenaires aurait été impensable pour leurs grands-parents, et délicat pour leurs parents

Les Baudoin et les Geiger, la France et l'Allemagne en partage

STRASBOURG

De notre envoyée spéciale

Sur le canapé, Bénédicte. Elle est française, elle a 34 ans, de longs cheveux blonds et une petite fille qu'elle regarde, d'un œil tendre, s'emparer d'un biscuit bavarois - pain d'épice nappé de chocolat - posé sur la table du salon. Sur le fauteuil, Christoph. Il est allemand, il a 37 ans, des cheveux châtain et la même petite fille qu'il regarde du même œil tendre. L'un et l'autre sont juristes à Paris, dans une grande entreprise - française pour elle, allemande pour lui.

Tombés amoureux à Cologne, où ils suivaient le même magistère de droit franco-allemand, Bénédicte et Christoph sont mariés depuis 2006. Un an après la cérémonie civile, à Berlin, ils ont organisé une fête en Bavière, où vit la famille de Christoph. Les vieux copains de la mariée n'ont pas résisté. Ils ont ouvert le film réalisé en l'honneur du couple par une photo de Romy Schneider et d'Alain Delon, avant de décliner, sur un registre plus potache, les oppositions franco-allemandes attendues - vin contre bière, par exemple. Regardant la vidéo dans la bibliothèque attenante à leur salon, « Béné » et Christoph en rigolent encore.

Dans leur entourage, ces deux-là ont souvent entendu des clichés sur le pays de leur bien-aimé(e). La mère de Christoph avait une correspondante française, Dominique, à Montpellier. Lorsqu'elle a fait le voyage pour la première fois, son père lui a acheté un billet de train avec un retour flexible, et donné ce conseil : « Comme ça, si ce n'est pas hygiénique, tu peux rentrer tout de suite. »

La famille d'accueil s'est révélée plus propre que prévu et Christoph, qui porte « Dominik » pour deuxième prénom, la considère comme la sienne. Malgré les préventions paternelles, sa mère a aimé les séjours chez les Français de Montpellier. « Pour elle, la France, c'était la liberté, son père était très sévère », raconte Christoph. Il a vite partagé son attirance pour l'Hexagone et passé, lui aussi, de nombreux étés dans l'Hérault. « Pour moi, la France, c'était le Sud, la cuisine, le temps passé à table, de longues discussions et un côté clan que j'aimais beaucoup, se souvient-il. On me traduisait ce qui se disait mais au bout d'un moment, j'ai été curieux de comprendre par moi-même. »

« Quand ma grand-mère parlait des Boches, pour moi, c'étaient d'autres personnes, ce n'étaient pas celles que je fréquentais. » Bénédicte

Sa curiosité l'a conduit, une fois son bac obtenu à Munich, sur les bancs de la faculté de français « langues étrangères » de Montpellier, en première année. Puis, le français maîtrisé, en droit franco-allemand à Cologne. Le choix de Christoph pour la France fut inspiré à plus d'un titre. « Dans un cabinet allemand où j'ai travaillé, ils se félicitaient d'avoir un avocat qui avait prêté serment à Paris et n'hésitaient pas à le dire, explique-t-il. Si je l'avais fait à Madrid ou à Londres, cela n'aurait pas été pareil. » « Ça fait chic de placer un mot de français », renchérit Bénédicte.



COUPS DE CŒUR

UN LIEU

● Montferrat

« Quand la famille de ma mère a été expulsée vers ce petit village près de Grenoble, ma grand-mère a été catastrophée. Avec son mari et leurs trois enfants, dont ma mère, ils venaient d'emménager dans une nouvelle maison, assez moderne, à Thionville. Quand ils sont arrivés à Montferrat, ils ont trouvé que c'était assez primitif. L'école normale d'institutrices où devait aller étudier ma mère avait été déplacée à Agen, ce qui lui faisait de très longs trajets depuis l'Isère. De surcroît, elle y était mal nourrie. Mais ma mère disait de cette époque que c'était la plus belle période de sa vie, que c'était l'aventure. Quand ils sont rentrés à Thionville, mes grands-parents ont retrouvé leur maison. Un fonctionnaire allemand y avait habité. »

HÉLÈNE, la mère de Bénédicte



UNE PERSONNALITÉ

● Le général de Gaulle

« Le général de Gaulle a tout fait pour sauver la France. Pendant la guerre, on chantait parfois ce refrain, sur un air de chant de guerre allemand : "Honneur et gloire au général de Gaulle, car il se bat pour nous chez les Anglais." Après 1945, c'est aussi grâce à de Gaulle que la France et l'Allemagne se sont rapprochées. Nous étions contents, cela avait assez duré. Depuis, il n'y a plus cette méfiance. C'était une bonne chose de se réconcilier et de travailler ensemble. »

ÉDITH, une proche parente de Bénédicte



L'histoire est parfois moins tendre de son côté. Yvette, sa grand-mère, disait « les Boches ». « Pour ma mère, se rappelle Héléne, 64 ans, fille d'Yvette et mère de Bénédicte, c'étaient les ennemis. Elle n'aurait pas apprécié que j'épouse un Allemand. » La géographie et les événements y sont pour quelque chose. Fille d'un contremaître dans les hauts-fourneaux de Moyeuvre, en Moselle, Yvette a vécu l'annexion de l'Alsace-Lorraine par le III^e Reich, à partir de 1940. Du jour au lendemain, il lui a fallu parler allemand à l'école de Thionville, où elle était pensionnaire. Alors âgée de 15 ans, Yvette jugea la règle absurde et refusa de s'y plier. Son opposition la conduisit au cours préparatoire, pour apprendre les bases de la langue. Pour cette raison ou pour d'autres - la famille ne sait pas au juste -, quelques semaines plus tard, ce fut l'expulsion. Un train a emmené Yvette, ses parents, son frère et sa sœur vers un petit village de l'Isère, Montferrat, où ils vécurent jusqu'en 1944. Ils faisaient partie de ces Alsaciens lorrains jugés « non assimilables » par le régime nazi. De retour en Moselle, Yvette, devenue institutrice, a gardé une aversion pour la langue allemande. Mariée, elle refusait de prononcer un seul mot de luxembourgeois, cet « allemand déformé » parlé par son époux, pâtissier originaire d'un village mosellan frontalier du Luxembourg.

Enfant, adolescente, adulte, Héléne a bien souvent écouté Yvette et son histoire du CP. « Elle avait été choquée d'avoir été mise en CP alors qu'elle avait 15 ans, elle en a énormément voulu au professeur », explique-t-elle. Bénédicte a elle aussi entendu l'épisode. Mais elle n'a pas ●●●

REPÈRES

LES DATES

- 1871. L'Empire allemand annexe l'Alsace-Moselle, qu'il conservera jusqu'en 1918.
- 1920. Naissance d'Édith en Moselle,

redevue française avec le traité de Versailles.

- 1940. Le III^e Reich annexe l'Alsace-Moselle. Considérée comme non assimilable par les Nazis, la famille maternelle de Bénédicte est expulsée dans l'Isère jusqu'à la fin de la guerre.
- 1948. Naissance d'Héléne.

- 1977-1980. Les parents de Bénédicte vivent à Bonn, alors capitale de l'Allemagne de l'Ouest, où son père achève ses études de médecine.
- 1978. Naissance de Bénédicte à Bonn.
- 1980. La famille de Bénédicte s'installe à Strasbourg.

- 1996. Bénédicte et Christoph se rencontrent à Cologne.
- 2006. Bénédicte et Christoph se marient à Berlin.
- 2009. Christoph rejoint Bénédicte à Paris, après un passage à Francfort.

●●● perçu de ressentiment. « *Ma grand-mère ne se présentait pas comme une victime, nuance sa petite-fille. Elle s'efforçait de mettre de la distance entre le passé et le présent, ajoutant souvent : "Ah, c'était la guerre".* » Puis ce fut le tour de Christoph. Présenté lors d'un déjeuner à Thionville, il a eu droit aux « *histoires de guerres* » d'Yvette. « *Mais elles étaient drôles, ses histoires, insiste-t-il. Elle disait qu'elle avait les jambes trop longues pour les petits bureaux du CP. C'était terriblement humiliant pour elle mais son récit était amusant.* » Lui qui appréhendait les présentations, il se rappelle un moment « *chaleureux* » et « *de bonnes pommes de terre vapeur* ». Quant à Yvette, elle a commenté avec cet humour le choix de sa petite-fille : « *Ce n'est pas un vrai Allemand !* »

**« Avant la guerre de 1940, nous n'avions jamais vu d'Allemands mais nous en avions peur. »
Édith, parente de Bénédicte**

Le « vrai Allemand », pour Yvette, ressemblait peut-être à cette figure vague et inquiétante qui a longtemps habité l'imaginaire d'Édith (1), une parente proche née en 1920, qui vit seule au rez-de-chaussée d'un pavillon à trente minutes de Strasbourg. « *Avant la guerre de 1940, nous n'avions jamais vu d'Allemands mais nous en avions peur, confie, avec retenue, cette dame élégante. Nous faisons parfois des promenades près du pont du Rhin, mais nous ne le traversons jamais.* » De l'autre côté du fleuve infranchissable vivaient ceux qui avaient tué le frère de sa mère pendant la Première Guerre mondiale. « *Ma mère ne me parlait que de lui* », ajoute Édith. Puis en 1940, l'annexion a nourri sa peur. « *Pendant la guerre, on ne se permettait rien* », dit-elle. Dans sa boutique, un boucher avait osé une phrase hostile sur les Nazis, en français. « *La Gestapo l'a arrêté et il est mort* », assure Édith.

Mais la guerre terminée et le rapprochement franco-allemand opéré – « *grâce à de Gaulle* », précise la vieille dame –, elle a parfois osé franchir le pont du Rhin. Un jour, c'était pour une visite à Lahr, près de la Forêt-Noire. De temps en temps aussi, Édith s'autorise des compliments sur ses voisins allemands, « *des gens comme les autres aujourd'hui* ». « *Ils sont plus patriotes que les Français, quand il faut faire quelque chose, ils le font et ils ne déclenchent pas la grève* », soutient-elle. Édith conserve le passé dans le buffet du salon, qu'elle ouvre d'emblée quand arrive le visiteur, pour lui tendre une coupure de presse des années 1980. Intitulée « *l'Alsace entre la France et l'Allemagne* », elle présente les grandes dates de l'histoire régionale.

Bien plus que pour Édith, les incursions en Allemagne font partie de la vie d'Hélène. L'une a même duré trois ans, à la fin des années 1970. C'était à Bonn, où son mari, Claude, « *a fait sa spécialité* » et où Bénédicte est née. Originaire de Meurthe-et-Moselle, Claude avait commencé ses études de médecine à Heidelberg, en Allemagne aussi. Il y avait été incité par son père. Les Nazis avaient arrêté ce dernier, mais jamais il n'avait parlé des « *Boches* ». Au contraire, le père de Claude ne gardait pas un si mauvais souvenir de ses années de prisonnier à Königsberg. Il y avait une bonne amie allemande, dont le mari était prisonnier en France.

De retour en France après Bonn, les parents de Bénédicte se sont installés à Strasbourg, où ils habitent encore. Si proche, l'Allemagne est restée omniprésente. Claude continue d'y travailler, juste de l'autre côté du Rhin, dans un hôpital du Bade-Wurtemberg. Le couple y a des amis, à Stuttgart notamment. Avec les trois enfants, ils ont souvent passé la frontière, invisible après la création de l'espace Schengen. On faisait le – court – trajet pour acheter de l'essence, moins chère en Allemagne, ou aller à la piscine. Pour quelques visites parfois aussi, car Hélène « *aime l'atmosphère des villes allemandes* ».

Apprendre que son futur gendre était allemand ne lui a « *rien fait* ». Comprendre : elle n'a éprouvé ni ressentiment, ni appréhension. Bénédicte, elle non plus, ne s'est pas inquiétée de ramener un Allemand à la maison. « *Les histoires que j'avais entendues dans ma famille n'étaient pas les miennes, explique-t-elle. Quand ma grand-mère parlait des Boches, pour moi, c'étaient d'autres personnes, ce n'étaient pas celles que je fréquentais.* » Quant à l'entourage... Certains amis de Christoph n'ont pas compris ses concessions professionnelles, destinées à s'adapter à Bénédicte. En Allemagne, de tels efforts sont plutôt le fait de Madame, épouse et mère avant tout. Pour cette raison, Bénédicte n'est pas sûre de vouloir habiter en Allemagne. Mais « *ce n'est pas exclu* », dit-elle. Christoph n'y verrait pas non plus d'inconvénient. Pour lui, le système éducatif, « *malgré ses défauts, laisse plus de place au développement personnel* ». Des questionnements qui sont ceux de tous les couples.

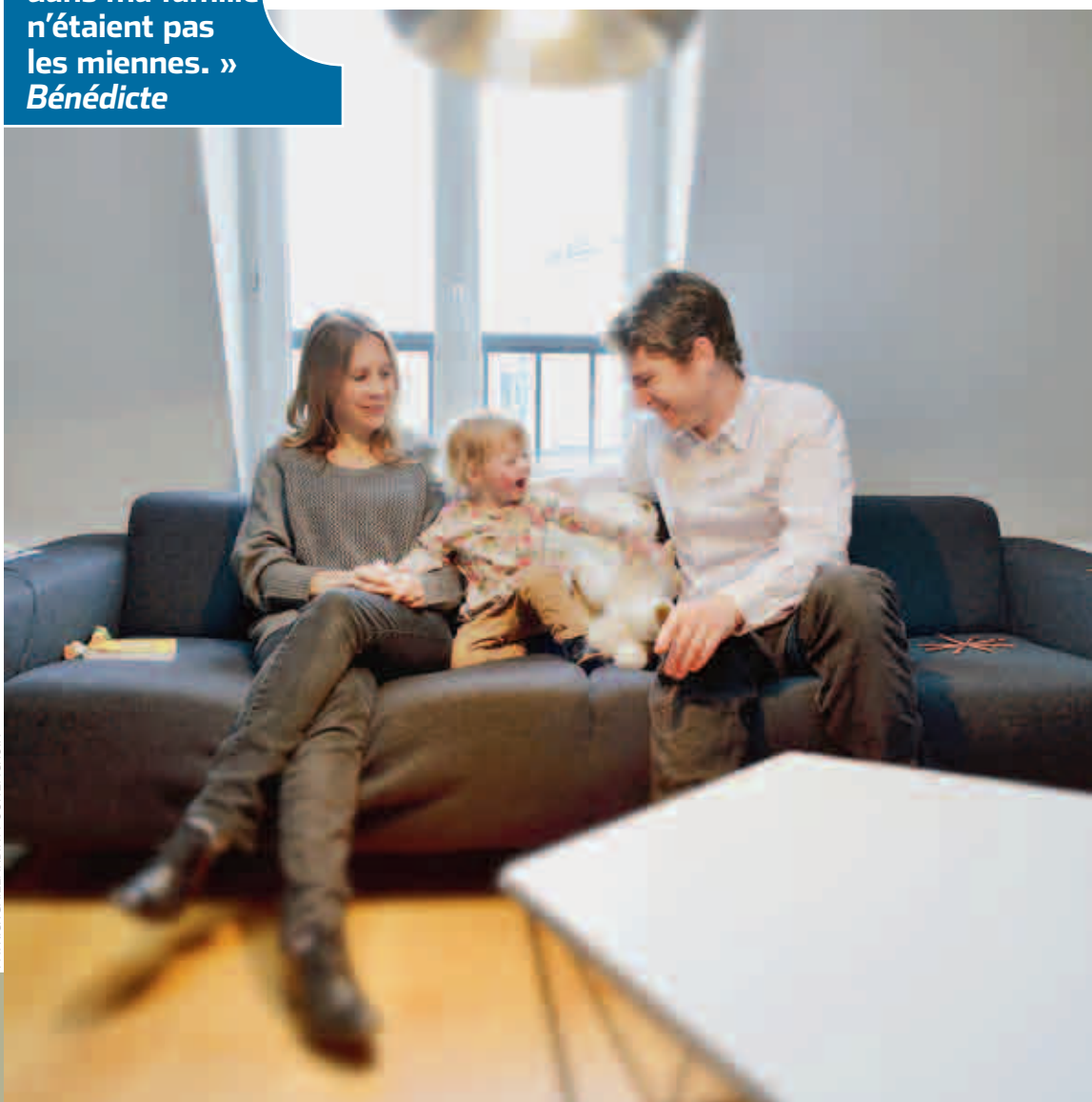
MARIANNE MEUNIER

(1) Le prénom a été changé à sa demande.

PATRICK GAILLARDIN / POUR LA CROIX



**« Les histoires que j'avais entendues dans ma famille n'étaient pas les miennes. »
Bénédicte**



PATRICK GAILLARDIN / POUR LA CROIX

**Bénédicte, 34 ans,
son mari Christoph, 37 ans,
et leur fille Coco.**